

Pauline Prevost-Marcilhacy, Laura de Fuccia et Juliette Trey (dir.)

De la sphère privée à la sphère publique Les collections Rothschild dans les institutions publiques françaises

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Un chapiteau du temple oraculaire d'Apollon à Didymes

Une redécouverte dans le jardin de l'hôtel Marigny, ancienne propriété
de la famille Rothschild

Pierre Bonnaure et Ludovic Laugier

DOI : 10.4000/books.inha.11221

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2019

Date de mise en ligne : 4 décembre 2019

Collection : Actes de colloques

ISBN électronique : 9782917902875



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BONNAURE, Pierre ; LAUGIER, Ludovic. *Un chapiteau du temple oraculaire d'Apollon à Didymes : Une redécouverte dans le jardin de l'hôtel Marigny, ancienne propriété de la famille Rothschild* In : *De la sphère privée à la sphère publique : Les collections Rothschild dans les institutions publiques françaises* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2019 (généré le 06 juillet 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/11221>>. ISBN : 9782917902875. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.11221>.

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2020.

Un chapiteau du temple oraculaire d'Apollon à Didymes

Une redécouverte dans le jardin de l'hôtel Marigny, ancienne propriété de la famille Rothschild

Pierre Bonnaure et Ludovic Laugier

- 1 En 2018, de fructueux échanges entre le département Jardins des résidences présidentielles et le département des Antiquités grecques, étrusques et romaines du musée du Louvre ont conduit à l'identification d'un chapiteau colossal du temple d'Apollon à Didymes : celui-ci avait été rapporté en France en 1873 par Olivier Rayet, à la suite de la grande fouille menée dans la région de Milet, en Asie Mineure, grâce au généreux mécénat d'Edmond et de Gustave de Rothschild. La mémoire de ce bloc s'était quelque peu perdue : le voici redécouvert et affecté au Louvre, où il rejoindra prochainement, dans la cour du Sphinx, l'ensemble des décors du temple d'Apollon Didyméen, offerts par les frères Rothschild en 1873.
- 2 Le mécénat des barons Edmond et Gustave de Rothschild en faveur des collections nationales a déjà été soigneusement étudié ces dernières années, notamment par Pauline Prevost-Marcilhacy et, pour ce qui touche aux antiquités classiques en particulier, par Alain Pasquier et François Baratte¹. Pour mettre en contexte l'intérêt du chapiteau du temple d'Apollon de Didymes, récemment repéré dans le jardin de l'hôtel Marigny, rappelons toutefois les circonstances de l'entreprise que les deux frères décident de soutenir financièrement en 1872-1873 : une ambitieuse mission archéologique en Asie Mineure, dans la région de Milet et son arrière-pays, alors partie intégrante de l'Empire ottoman, sous la conduite du jeune archéologue Olivier Rayet.

Les antiquités d'Asie Mineure entrées au musée du Louvre au XIX^e siècle

- 3 Dans les années 1870, les antiquités classiques d'Asie Mineure ne sont pourtant pas absentes à Paris, quand les frères Rothschild envisagent de soutenir cette mission

scientifique dans la région de Milet. Elles font en effet leur entrée au musée du Louvre tout au long du XIX^e siècle. Parmi les acquisitions les plus anciennes figurent notamment les marbres du comte de Choiseul-Gouffier, achetés à la vente après le décès de leur célèbre propriétaire, en 1818. Il s'agit de sculptures provenant de Grèce ou d'Asie Mineure, notamment des stèles funéraires et des reliefs votifs de Cyzique², en Mysie, ou encore d'Alexandrie de Troade³ et d'Héraclée du Pont⁴. Sous le règne de Louis-Philippe, il faut noter plusieurs cadeaux diplomatiques du sultan Mahmoud II, à replacer dans le contexte des relations diplomatiques franco-ottomanes. C'est ainsi qu'en 1838 arrivent à Paris le grand vase de Pergame⁵, mais aussi une part significative du décor du temple d'Athéna à Assos, en Troade⁶. La mission que Charles Texier mène en Ionie en 1842, grâce à l'autorisation de la Sublime Porte et à la bienveillance du même sultan Mahmoud II, permet de faire entrer au Louvre 43 blocs de la frise ionique du temple colossal d'Artémis Leucophryène à Magnésie du Méandre, soit plus du tiers de l'ensemble de cette Amazonomachie, aujourd'hui répartie entre Istanbul, Berlin et Paris⁷. S'y ajoutent quelques fragments de chapiteaux ioniques et cinq blocs de chéneau à gargouille léonine ainsi que des éléments épars de l'entablement du temple. À la fin du Second Empire, quand Edmond et Gustave de Rothschild commencent à développer leur goût pour l'antique et leurs premiers projets de mécénat, les deux frères pourraient *a priori* considérer que le Louvre compte parmi les grands musées européens abritant un ensemble significatif de sculptures architecturales provenant de sites prestigieux d'Asie Mineure. Toutefois, la collection parisienne paraît relativement modeste en nombre d'œuvres. Surtout, les antiques arrivés à Paris sont d'un intérêt relatif, comparés à ceux qui sont alors présentés à Londres, au British Museum. Le vase en marbre de Pergame, probablement un marqueur de tombe, se distingue certes par son échelle monumentale, mais beaucoup moins par la qualité de sa frise de cavaliers en bas-relief⁸. De même, le décor du temple d'Assos est sculpté dans une roche volcanique, l'andésite, qui paraît bien ingrate à l'œil de l'antiquaire du XIX^e siècle. En outre, frises et métopes datent de l'époque archaïque, vers 530 av. J.-C. : si, aujourd'hui, la fraîcheur des productions artistiques de cette période enchante le regard, il est loin d'en être de même dans les années 1840-1880. Quant à la frise du temple d'Artémis Leucophryène, à son arrivée à Paris, son décor en haut relief déçoit beaucoup les antiquisants : le style de l'Amazonomachie, mettant inlassablement en scène des combats répétitifs, pratiquement à la manière d'une frise de rinceaux, paraît médiocre à la majorité de ses commentateurs. Parmi beaucoup d'autres savants, le comte de Clarac, conservateur des Antiques au musée du Louvre, émet sur leur compte un jugement des plus sévères⁹. La frise, d'abord destinée à l'École des beaux-arts, est remise dans la colonnade, puis dans les réserves du Louvre durant de longues années¹⁰. En comparaison, le musée britannique paraît bien mieux doté, puisque, sans évoquer les marbres Elgin acquis dès 1816 et en provenance d'Asie Mineure, Londres reçoit, en 1842-1843, les marbres de l'acropole de Xanthos découverts par Sir Charles Fellows, puis ceux du fameux mausolée d'Halicarnasse grâce aux entreprises de Lord Stratford de Redcliffe et de Sir Charles Thomas Newton au fort Saint-Pierre de Bodrum. Du côté de l'Allemagne, unifiée aux dépens de la France, si les missions archéologiques d'Olympie et de Pergame ne sont pas encore lancées dans les années qui nous occupent, celle d'Heinrich Schliemann à Troie fait grand bruit dès le début des années 1870.

4 L'initiative d'Edmond et de Gustave de Rothschild, tous deux hellénistes et férus d'histoire de l'art, consistant à financer une mission archéologique française de grande envergure, répond donc de fait à un réel besoin de compléter les collections nationales

dans le domaine de la sculpture architecturale grecque, en se tournant vers l'Asie Mineure, dont les sites sont encore, pour beaucoup, à étudier et dont les sculptures monumentales peuvent être importées (moyennant, il est vrai, de longues négociations avec la Sublime Porte). S'y mêle une forme de sincère patriotisme : Gustave et Edmond de Rothschild ont été frappés par la débâcle de la France à Sedan, en 1870. La rivalité avec l'Empire allemand se joue dorénavant à couteaux tirés, non seulement sur les plans militaires, économiques, diplomatiques, mais aussi dans les domaines des sciences et des beaux-arts. Il paraît urgent aux deux mécènes de soutenir la science archéologique française face à celle de l'école allemande et d'aider la France à concurrencer les musées de Berlin ou de Munich. C'est dans cet état d'esprit qu'ils se tournent vers Olivier Rayet, jeune archéologue qui leur est présenté par l'une de leurs nombreuses connaissances, Ernest Desjardins, historien et géographe du monde antique. Ce dernier fut le professeur de Rayet, d'abord au lycée Bonaparte (actuel lycée Condorcet), puis à l'École normale supérieure, rue d'Ulm. Devenu membre de l'École française d'Athènes à la suite de son succès à l'agrégation d'histoire, Olivier Rayet se montre, en Grèce, un archéologue très actif, voire intrépide. Très vite, en 1870, il décide d'explorer les régions orientales du monde grec, sillonne le Dodécanèse, mais aussi, assez brièvement, l'Asie Mineure, notamment la vallée du Méandre et le site de Milet. Quand il s'agit de répondre à la proposition de Gustave et d'Edmond de Rothschild de financer ses propres projets de mission archéologique, en un temps où les hellénistes ne peuvent guère compter sur les maigres crédits alloués par l'École française d'Athènes, Milet et sa région font tout naturellement partie des choix envisagés, avec Samos, Pergame ou encore Cnide. Olivier Rayet, en bon topographe, comprend bien tout l'intérêt de la patrie de Thalès et de son sanctuaire oraculaire de Didymes. Les lieux sont d'ailleurs déjà connus des Français : en effet, Jean-Nicolas Huyot, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, a dessiné le site de Didymes en 1820, et Charles Texier l'explore en 1835, lors de sa première mission dans la vallée du Méandre. L'affaire est donc entendue : ce seront Milet et les sites du golfe Latmique pour étudier les vestiges antiques qui s'y trouvent, faire progresser la science archéologique française et rapporter en France de précieux témoignages de la civilisation hellénique. Encore faut-il qu'Olivier Rayet obtienne, avec l'appui de la diplomatie française, les précieux firmans que délivrent les autorités ottomanes pour quiconque souhaite entreprendre la moindre campagne de fouilles. Ensuite, il faut aussi convaincre les paysans qui ont établi leurs maisons, leurs potagers ou leurs champs à Hiéronda, l'antique Didymes : tout cela nécessite des moyens financiers considérables, qu'apportent les frères Rothschild. Des fonds, il en faut encore pour rémunérer la main-d'œuvre locale et se fournir de matériel lourd, nécessaire pour soulever les blocs effondrés des édifices antiques, avant de pouvoir entreprendre toute étude précise. Enfin, il en faut pour déposer blocs d'architecture et statues à rapporter en France. Ainsi, les deux campagnes successives au temple d'Apollon Didyméen, en 1872 et en 1873, furent des entreprises titanesques, hélas inachevées, puisque, Olivier Rayet le reconnaît lui-même, il aurait fallu encore plus de moyens et plusieurs saisons de fouilles pour dégager entièrement le théâtre de Milet et le temple de Didymes, notamment abattre le moulin à vent logé au cœur du temple.

- 5 Fort heureusement, Olivier Rayet peut compter sur l'aide d'un jeune architecte talentueux, Albert-Félix-Théophile Thomas (1847-1907), pour exécuter les prises de mesures, les relevés et les restitutions graphiques de l'état antique du temple d'Apollon Didyméen (fig. 1). Ce patient travail, parfois périlleux quand l'architecte travaille au

sommet des colonnes depuis une plate-forme en bois qui tanguait au gré du vent, permet notamment de faire mieux connaître l'architecture d'ordre ionique, originaire de Grèce de l'Est, dont les développements en Asie Mineure sont particulièrement significatifs durant les époques hellénistiques et impériales. De ce point de vue, les publications des fouilles de Rayet et de Thomas remplissent parfaitement les objectifs qu'eux-mêmes et leurs mécènes se sont fixés¹¹.

1. Albert-Félix-Théophile Thomas, *Vue panoramique du temple d'Apollon à Milet, 1875*, aquarelle et mine de plomb sur papier entoilé, 70 × 191 cm, Paris, École nationale supérieure des beaux-arts.



© École nationale supérieure des beaux-arts (Ensba)/RMN

- 6 Olivier Rayet comme les frères Rothschild ont eu d'emblée le souhait d'enrichir les collections nationales à l'occasion de la mission archéologique de Milet et du golfe Latmique. De Palatia, autrement dit de la cité de Milet, Olivier Rayet prélève trois des cariatides archaïsantes qui décoraient le mur de scène¹², datées de l'époque julio-claudienne, découvertes dans les éboulements de l'*orchestra* du théâtre, tout comme une grande femme drapée d'époque hellénistique¹³, un torse qui deviendra célèbre sous le titre usuel de *Torse de Milet*¹⁴, une figure masculine de la période du style sévère réemployée dans le décor du théâtre, enfin un second torse masculin vêtu d'une chlamyde, d'époque impériale et de moindre intérêt¹⁵. Dans la plaine de Palatia, dans les broussailles, Olivier Rayet a aussi découvert un lion archaïque colossal et trois femmes assises, typiques des productions de Grèce de l'Est. Longtemps liés à une possible nécropole, ces marbres sont en fait à mettre en rapport avec le sanctuaire d'Artémis Chithoné, situé sur la pente orientale de Kalabak Tepe¹⁶.
- 7 Pendant que l'archéologue et l'architecte attendent leurs autorisations pour fouiller à Hiéronda, ils explorent, durant six semaines, Tralles, Priène et Héraclée du Latmos (Kapi-Kéré). Dans cette dernière cité, Olivier Rayet choisit de collecter surtout des inscriptions ou encore un double cadran solaire dédié à Ptolémée II, signé par un astronome d'Alexandrie¹⁷. Pour le site qui nous occupe, Didymes, l'entreprise d'expédier vers la France une partie du décor architectural du temple relève d'une véritable gageure. Il faut d'abord retirer les éléments du décor architectural du temple de leur emplacement ou, le plus souvent, du lieu où ils se sont effondrés. Pour être transportables, les blocs les plus importants doivent ensuite être amincis ou évidés afin qu'ils pèsent moins lourd. Il faut encore construire une route de cinq kilomètres ainsi qu'un quai pour le brick venu de l'île de Chios, à bord duquel sont chargés les marbres, dans des conditions souvent très périlleuses. Certains blocs du temple pèsent en effet plus de trois tonnes, même amincis, et le matériel à la disposition de l'équipe française et des ouvriers de fouille turcs paraît fort rudimentaire, à lire le rapport de Rayet¹⁸. Au

prix de tant d'efforts, ce sont deux bases de colonne colossale, une série des chapiteaux de pilastres et des blocs de frise (ou *épicranitis*) de la cour à ciel ouvert du temple, l'*adyton*, où se tenait l'oracle, qui gagnent bientôt Paris.

- 8 Cette moisson de sculptures grecques d'Asie Mineure, de Milet, d'Héraclée du Latmos et de Didymes, les frères Gustave et Edmond de Rothschild l'offrent donc au musée parisien : Félix Ravaisson-Mollien, conservateur des Antiques au Louvre, reçoit de leur part une lettre, datée du 24 novembre 1873, qui exprime tout le sens de leur démarche :

Monsieur le Conservateur,

Dans l'intention de rechercher des objets dignes de nos galeries du Louvre, nous avons fait exécuter sous la direction de Mr O. Rayet, membre de l'École française d'Athènes, des fouilles en Asie Mineure, dans la ville antique de Milet. Les antiquités trouvées dans ces fouilles et que nous avons fait venir en France ont été déposées, d'après l'autorisation que vous avez eu l'obligeance de nous accorder, dans une salle dépendant du département des Antiques où elles ont été soumises à votre appréciation. Nous sommes charmés de les offrir à notre musée du Louvre, très heureux s'il a pu nous être permis d'enrichir nos collections nationales et de concourir aux progrès de la science archéologique.

Agréez, Monsieur le Conservateur, l'assurance de ma haute considération.

Gustave de Rothschild

Edmond de Rothschild

- 9 Cette donation remarquable concerne 14 éléments de sculpture architecturale du Didyméion, datant de l'époque hellénistique à l'époque impériale romaine, qui sont le fruit des fouilles de la mission Rayet, à l'exception d'un seul chapiteau colossal, dont les frères Rothschild se réservent l'agrément, celui qui nous occupe précisément. Cette exception paraît bien modeste au vu de l'importance du don consenti, tant et si bien que ce chapiteau finit par tomber dans l'oubli au musée du Louvre, comme le montre la suite des événements.

Tableau récapitulatif des marbres du Didyméion offerts par Gustave et Edmond de Rothschild

Description	Datation	Hauteur	Numéro d'inventaire
Chapiteau d'angle du mur extérieur de l' <i>adyton</i>	Deuxième quart du II ^e siècle av. J.-C.	118 cm	Ma 2779. MNB 671
Chapiteau de pilastre de la partie sud du mur est, dans l' <i>adyton</i>	Seconde moitié du III ^e siècle av. J.-C.	90 cm	Ma 2766. MNB 669
Chapiteau de pilastre de la partie nord du mur est, dans l' <i>adyton</i>	Seconde moitié du III ^e siècle av. J.-C.	90 cm	Ma 2768. MNB 670
Demi-chapiteau d'un pilastre d'angle, premier pilastre du mur ouest, dans l' <i>adyton</i>	II ^e siècle av. J.-C.	90 cm	Ma 2771. MNB 674
Demi-chapiteau d'un pilastre d'angle, onzième pilastre du mur sud, dans l' <i>adyton</i>	II ^e siècle av. J.-C.	90 cm	Ma 2769. MNB 672

Demi-chapiteau d'un pilastre d'angle, cinquième pilastre du mur ouest, dans l'adyton	II ^e siècle av. J.-C.	90 cm	Ma 2770. MNB 673
Deux blocs de frise superposés, dans l'adyton, entre les pilastres	II ^e siècle av. J.-C.	105 cm	Ma 2776-2777. MNB 679 et MNB 675
Bloc de frise (bloc de l'assise supérieure)	II ^e siècle av. J.-C.	61 cm	Ma 2772. MNB 680
Bloc de frise (bloc de l'assise supérieure)	II ^e siècle av. J.-C.	59 cm	Ma 2774. MNB 677
Bloc de frise (bloc de l'assise supérieure)	II ^e siècle av. J.-C.	60 cm	Ma 2775. MNB 678
Fragment de bloc de frise (bloc de l'assise inférieure)	II ^e siècle av. J.-C.	60 cm	Ma 2773. MNB 676
Fragment d'un bloc d'architrave, dans l'adyton	II ^e siècle av. J.-C.	40 cm	Ma 2778. MNB 681
Base de colonne ionique, troisième colonne de la façade du temple	Premier quart du II ^e siècle apr. J.-C.	106 cm	Ma 2764. MNB 667
Base de colonne ionique, quatrième colonne de la façade du temple	Premier quart du II ^e siècle apr. J.-C.	92 cm	Ma 2765. MNB 666
Fragment d'un bloc d'architrave, au-dessus des colonnes, dans l'adyton	II ^e siècle av. J.-C.	40 cm	Ma 2778. MNB 681

- 10 Le don Rothschild inclut en outre 47 éléments de scellement de blocs de marbre du temple de Didymes, en bronze, en fer, en plomb ou en bois : tenons, crapaudines, agrafes, beaucoup moins connus et en cours d'étude pour mieux comprendre les techniques de construction du bâtiment (MNC 716-MNC 750)
- 11 À cette liste d'œuvres entrées au Louvre en 1873, il faut ajouter deux fragments offerts ultérieurement par Albert Thomas, en 1896.

Fragment de moulure lesbique	II ^e siècle av. J.-C.	31 cm	Ma 2780. MNC 899
Fragment de moulure ionique	II ^e siècle av. J.-C.	22,5 cm	Ma 2782. MNC 901

- 12 L'afflux de ces œuvres produit bientôt un effet décisif quant à la présentation des collections de sculpture architecturale dans les salles du département des Antiquités grecques et romaines. En 1877, dans l'aile nord de la cour Carrée, assez loin du reste du parcours des antiquités classiques, c'est notamment en raison de la récente arrivée à Paris des marbres de la mission Rayet que sont créées deux salles entièrement consacrées à l'Asie Mineure : la salle de Milet et la salle de Magnésie du Méandre¹⁹. Dans un accrochage très dense, propre aux usages muséographiques du XIX^e siècle, on décide donc de privilégier une sélection géographique des œuvres, en réunissant les marbres de Grèce de l'Est entrés au Louvre depuis longtemps : les frises du temple d'Athéna

archaïque d'Assos, le vase de Pergame, le décor ionique du temple d'Artémis à Magnésie du Méandre, mais aussi l'Apollon Lycien de Smyrne, acquis pour Louis XIV en 1680, saisi à Versailles à la Révolution, en 1798²⁰. Dans la salle de Milet, le produit des fouilles permises par le généreux mécénat des Rothschild constitue alors la fine fleur de cette présentation : le *Torse de Milet* trône au centre de l'espace, flanqué par les deux bases de colonne du temple de Didymes. Au mur, les chapiteaux de pilastre du Didyméion alternent avec des éléments du décor du temple d'Assos, dans une mise en scène où les effets de symétrie l'emportent sur tout classement topographique précis et, plus encore, sur toute forme d'ordre chronologique (fig. 2).

2. *Vue de la salle de Milet à la fin du XIX^e siècle, Paris, musée du Louvre, documentation du département des Antiquités grecques, étrusques et romaines.*



(L.G. Lévy) N° 22504.s. PARIS — Musée National du Louvre, Salle de Milet.

© Musée du Louvre

- 13 Au début des années 1930, dans le cadre du plan d'Henri Verne, directeur du Louvre, le département des Antiquités grecques et romaines obtient le couvremment de la cour du Sphinx afin d'y offrir plus d'espace à la présentation de la sculpture architecturale. L'espace est doté d'une verrière dès 1934 ; et en 1936 y sont déployés les marbres de Magnésie du Méandre, de Milet et de Didymes, principalement sur les côtés sud et ouest de la salle nouvellement créée. Côté ouest, sur une longue banquette, les chapiteaux et les blocs de frise du Didyméion alternent avec les cariatides du théâtre de Milet, sous l'alignement en quatre registres des blocs de la frise du temple d'Artémis à Magnésie du Méandre (fig. 3). Dans ce secteur, la cour du Sphinx reste pratiquement en l'état jusqu'à aujourd'hui, sauf certains marbres retirés pour rejoindre d'autres espaces, comme le vase de Pergame qui gagne la salle d'Asie Mineure, créée en 2010, au sein de la nouvelle galerie consacrée à l'époque hellénistique²¹. Mais, dans la cour du Sphinx, rien n'a

jamais rappelé l'existence du chapiteau de Didymes conservé par la famille Rothschild, et la mémoire de ce dernier s'estompe peu à peu au Louvre²².

3. Vue de la cour de Sphinx, état durant la fin des années 1930, Paris, musée du Louvre, documentation du département des Antiquités grecques, étrusques et romaines.



© Musée du Louvre

- 14 En 2016, le département des Antiquités grecques, étrusques et romaines prépare une exposition dédiée à Milet et à son vaste réseau de colonies en mer Noire, à l'initiative de Françoise Gaultier, directrice du département. En faisant le recensement de toutes les œuvres du musée provenant du territoire de Milet, notre attention s'arrête alors sur une vue de la salle de Milet ouverte en 1877 (fig. 2), datée de la fin du XIX^e siècle : y figure, accroché au mur, un chapiteau en sofa du type de ceux de l'adyton du Didyméion, mais dont le décor, deux griffons mâle et femelle, affrontés de part et d'autre d'un bouquet de rinceaux d'acanthé, n'est pas comparable à celui des chapiteaux de la cour du Sphinx, simplement ornés de rinceaux d'acanthé. Dans la collection du Louvre, seuls les demi-chapiteaux d'angle de l'adyton du temple sont décorés d'un griffon. En agrandissant cette photographie, on s'avise que cet exemplaire est un moulage, dont on trouve d'ailleurs bientôt une vue séparée (fig. 4). Le cartel placé sous le plâtre dissipe tout malentendu : « Milet. Moulage d'un chapiteau de pilastre décoré de deux griffons affrontés de part et d'autre d'une palmette. Original chez le baron Gustave de Rothschild. » Le moulage (qui correspond au numéro MNB 668 du livre d'entrées du département des Antiquités grecques et romaines du musée du Louvre et au numéro Ma 2767 du catalogue des marbres antiques de 1896²³) est alors recherché dans la collection de la gypsothèque, abritée dans la petite écurie du château de Versailles, qui dépend du département des Antiquités grecques, étrusques et romaines du musée du Louvre, mais il n'en existe aucune trace. Tout laisse alors à penser que, hélas !, le moulage en question a été détruit quand la salle de Milet fut

démontée à la fin des années 1920. Le projet d'exposition consacrée à Milet n'étant pas retenu en définitive au Louvre, les recherches concernant ce chapiteau, situé « chez le baron Gustave de Rothschild », s'arrêtent là, temporairement.

4. Moulage du chapiteau en sofa à griffons affrontés, offert par Gustave de Rothschild, présenté dans la salle de Milet.



© Musée du Louvre

- 15 Mais bientôt, cette fois dans les jardins de l'hôtel Marigny, l'intérêt se porte sur un chapiteau colossal se trouvant au fond du jardin. Cet antique est bientôt identifié par rapprochement avec deux demi-chapiteaux du même type, conservés au musée du Louvre²⁴. Analogie confortée à la lecture de la monographie consacrée au mécénat de la famille Rothschild en France²⁵, qui permet d'émettre l'hypothèse d'une provenance commune pour ce chapiteau et ceux du Louvre : la mission archéologique Rayet en Asie Mineure de 1872-1873. L'examen de son revers confirme aussi cet historique : on l'a retailé grossièrement pour l'alléger et faciliter son enlèvement, son transport jusqu'à la mer, puis son chargement sur un navire. Cette taille est caractéristique de tous les gros blocs rapportés par Rayet en 1873.
- 16 En 2018, il suffit de quelques échanges avec le Louvre, à l'initiative de l'Élysée, pour que les questions des uns et les trouvailles des autres permettent de confirmer une découverte toute simple : Gustave de Rothschild, qui s'était réservé la propriété du chapiteau à deux griffons de Didymes, l'avait installé dans le jardin de l'hôtel Marigny, tout juste achevé.

Le chapiteau du Didyméion à l'hôtel Marigny

- 17 Le baron Gustave de Rothschild fait bâtir son hôtel particulier au 23, avenue de Marigny, en 1873²⁶, l'année même où il finance, avec son frère Edmond, la mission archéologique Rayet en Asie Mineure.

- 18 En 1971, sous la présidence de Georges Pompidou, l'État fait l'acquisition de l'hôtel Rothschild de l'avenue de Marigny²⁷, pour y recevoir les hôtes de la France²⁸. Il abrite aujourd'hui le Centre national de contre-terrorisme (CNCT) ainsi que des salons, bureaux et locaux techniques de la présidence de la République.
- 19 À l'extrémité sud de son jardin se trouvait un bas-relief en marbre (*fig. 5 et 6*)²⁹. Ni inventorié ni répertorié, il passait jusqu'à présent pour un chapiteau du palais des Tuileries³⁰. À tort : la rapide vérification que nous venons d'exposer a permis d'écarter cette origine et de retrouver son véritable pedigree.

5. Le chapiteau au fond du jardin de l'hôtel Marigny, état en 2017.



© Présidence de la République/Pierre Bonnaure

6. Chapiteau de pilastre de l'*adyton* du temple d'Apollon à Didymes, Paris, présidence de la République, hôtel Marigny, marbre, début du II^e siècle av. J.-C., état en 2017.



© Présidence de la République/Pierre Bonnaure

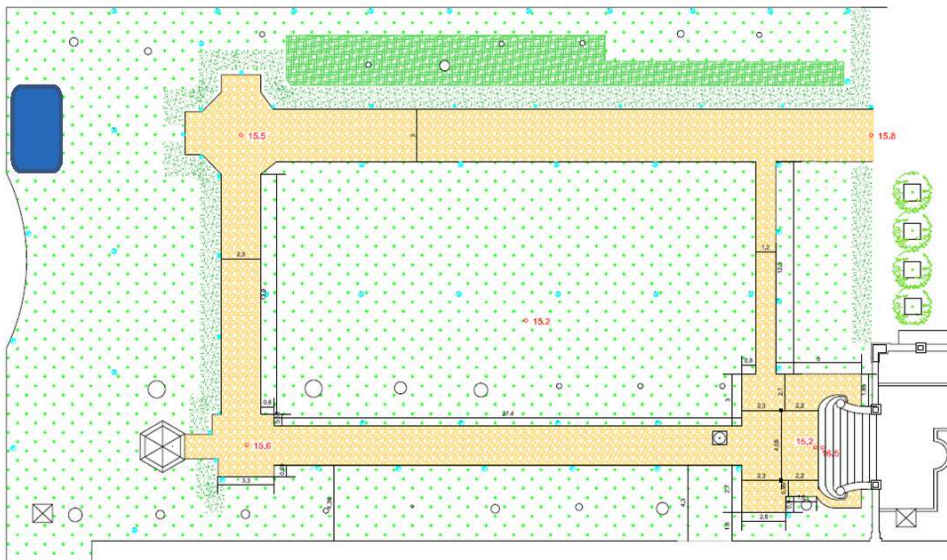
- 20 Le jardin de l'hôtel Marigny, agrandi dès 1879, a été remanié à plusieurs reprises et notamment en 1928, pour Robert de Rothschild³¹. Peu après son acquisition par l'État, le jardin est réaménagé en 1974 par les architectes Joseph Belmont et Guy Nicot³². Il est profondément restructuré par Gabor Mester de Parajd en 1997, à l'issue des travaux d'aménagement d'un garage en sous-sol. Il est enfin remis en état en 2014, suite à diverses occupations³³.
- 21 C'est peu dire que le chapiteau en marbre de Didymes n'a pas beaucoup retenu l'attention jusqu'à nos jours. Nous en voulons pour preuve que le chapiteau est totalement absent des relevés et projets de Moreux, Belmont, Nicot et Mester de Parajd³⁴. Il n'apparaît pas non plus sur la *Vue de la façade sur jardin de l'hôtel Gustave de Rothschild* d'Alexandre Serebriakoff, en 1975³⁵. Il n'est situé pour la première fois qu'en 1993, sur un plan qui l'identifie comme une « stèle³⁶ ». Il servait alors de jardinière (fig. 7). Il échappe complètement au diagnostic archéologique de 1994³⁷. En 1996, pour permettre le creusement du garage souterrain, il est déplacé et relégué, avec l'ensemble du décor sculpté du jardin, tout au bout de la parcelle³⁸ (fig. 5 et 8). Il faillit alors partir pour un dépôt lapidaire³⁹. À la fin du réaménagement du jardin qui s'ensuivit, Mester de Parajd se penche enfin sur le sort de cette « pierre [sic] sculptée entreposée au fond du jardin » : elle « devra être déplacée et posée sur un socle derrière la haie⁴⁰ ».

7. Vue du jardin de l'hôtel Marigny, état avant les travaux de 1996. Le chapiteau était utilisé comme jardinière et se trouvait alors plus proche de l'hôtel, la face tournée à l'est, vers l'avenue de Marigny.



© Présidence de la République/Pierre Bonnaure

8. Plan de la partie sud du jardin de l'hôtel Marigny, état 2014-2019. L'emplacement du chapiteau, de 1997 à 2019, est indiqué par le rectangle bleu, en haut à gauche.

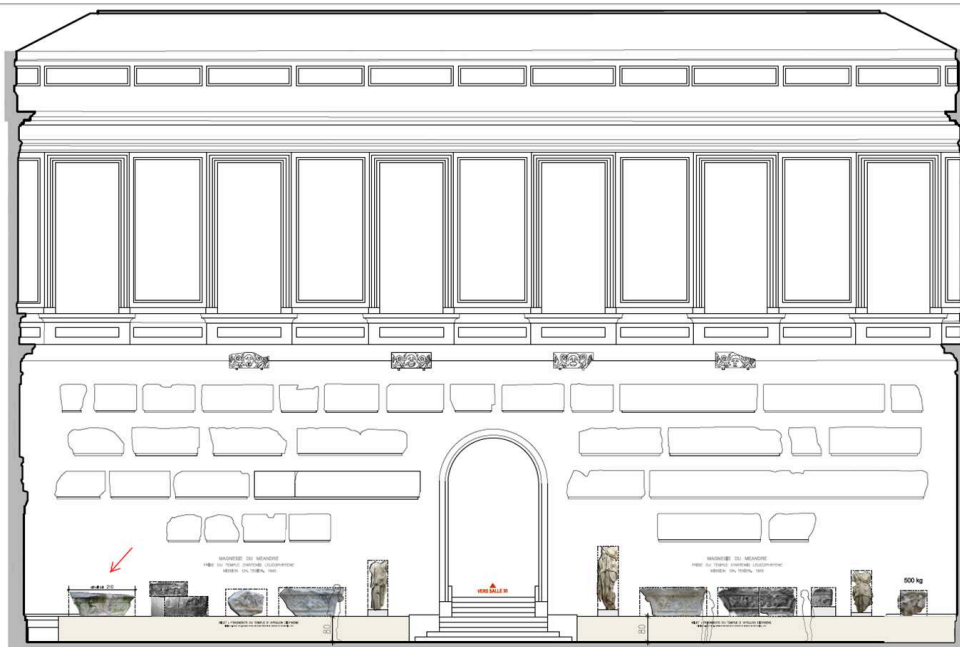


© D.R.

- 22 Lors de son identification en 2017, le chapiteau était surmonté d'un vase fragmentaire en grosse porcelaine de Sèvres (fig. 6)⁴¹. Gagné par le lierre, ce triste décor lapidaire servait alors à dissimuler des accessoires d'arrosage sous une tôle ondulée.

23 Exposé au nord, en pleine ombre, sous un très vieux tilleul menaçant⁴², son état devenait préoccupant : son épiderme, saccharoïde par endroits, était largement tapissé de lichens, de mousses et d'algues, masquant de possibles microfissures. Ces conditions de conservation inquiétaient et ne pouvaient plus être prolongées indéfiniment. Rejeté tout au fond du jardin, à moitié caché par une charmille, ce chapiteau ne contribuait plus que fort modestement et discrètement au décor de l'hôtel particulier, devenu résidence présidentielle. Il était, par ailleurs, totalement invisible du public. Comme cet antique constituait le plus ancien ornement des résidences présidentielles, sa valeur patrimoniale et sa fragilité imposaient de l'abriter. Nous avons suggéré qu'il puisse être confié au musée du Louvre, plus à même d'en assurer la restauration, la conservation, l'étude et surtout l'exposition. C'est chose faite depuis le 18 mars 2019, date de son enlèvement de l'avenue de Marigny⁴³. Transféré le jour même dans la cour du Sphinx et placé à l'abri derrière une palissade, il est aussitôt restauré par Anna Martinotta. Au Louvre, le chapiteau de l'hôtel Marigny revêtra un intérêt particulier : c'est le seul exemplaire de ce type précis conservé au musée, comparable à trois chapiteaux identiques provenant du mur sud de l'adyton, demeurés à Didymes et déposés à proximité du temple par les archéologues de la mission allemande de Milet-Didymes au début du xx^e siècle. Il sera visible au début de l'année 2020, dès qu'une restauration de grande ampleur sera achevée, celle de la mosaïque des Saisons de Daphné, faubourg d'Antioche sur l'Oronte, et que la cour du Sphinx sera de nouveau entièrement ouverte au public (fig. 9).

9. Victoria Gertenbach, *Esquisse pour l'implantation du chapiteau de Didymes provenant de l'hôtel Marigny*, 2018, direction de la Médiation et de la production culturelle, Paris, musée du Louvre.



© Musée du Louvre

NOTES

1. Pauline Prevost-Marcilhacy (dir.), *Les Rothschild. Une dynastie de mécènes en France*, 3 vol., Paris, Louvre/BnF/Somogy, 2016 ; Alain Pasquier, « Edmond et Gustave de Rothschild, mécènes de l'archéologue Olivier Rayet et donateurs au musée du Louvre, 1873 », *ibid.*, vol. I, p. 60-69 ; François Baratte, « Le trésor de Boscoreale au musée du Louvre, 1895 », *ibid.*, vol. I, p. 70-81.
2. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 197, Ma 129, Ma 165, Ma 210, Ma 164, Ma 2857, Ma 2867 Ma 2921 ; Ludovic Laugier, *Catalogue raisonné des sculptures des provinces hellénophones de l'Empire romain*, à paraître en 2020.
3. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2867, Ma 2871 ; Ludovic Laugier, *Catalogue raisonné des sculptures des provinces hellénophones de l'Empire romain*, *op. cit.*
4. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2860 ; Ludovic Laugier, *Catalogue raisonné des sculptures des provinces hellénophones de l'Empire romain*, *op. cit.*
5. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2825-Ma 2837 ; Marianne Hamiaux, *Les Sculptures grecques. II, La période hellénistique*, Paris, RMN, 1998, n° 215, p. 196-197.
6. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2825-Ma 2837 ; Marianne Hamiaux, *Les Sculptures grecques. I, Des origines à la fin du IV^e siècle avant J.-C.*, Paris, RMN, 2001, LP 2585, n° 58-70, p. 67-75.
7. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines ; Marianne Hamiaux, *Les Sculptures grecques*, *op. cit.*, t. I, n° 336-396, p. 276-308.
8. Le vase de Pergame revêt toutefois une forme d'intérêt indirect, dans la mesure où les deux urnes découvertes avec lui ont été placées au cœur de Sainte-Sophie de Constantinople sur les ordres du sultan.
9. Frédéric de Clarac, *Musée de sculpture antique et moderne*, 13 vol., Paris, 1847, t. II, p. 1225 : « Après ce qui vient d'être exposé sur Magnésie et sur son temple, nous espérons ne plus avoir à en occuper le lecteur, qui trouve peut-être que nous ne l'y avons arrêté que trop longtemps et que pour ne lui offrir que peu de chose. »
10. Alain Davesne, *La Frise du temple d'Artémis à Magnésie du Méandre. Catalogue des fragments du Musée du Louvre*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1982, p. 20.
11. Olivier Rayet, « Fouilles faites en Asie Mineure aux frais de MM. les barons G. et E. de Rothschild », *Revue archéologique*, 1874, t. I, p. 9-21 ; Olivier Rayet, « Inscriptions inédites trouvées à Milet, Didymes et Héraclée du Latmos, aujourd'hui conservées au Louvre », *Revue archéologique*, 1874, t. II, p. 103-114 ; Olivier Rayet et Albert Thomas, *Milet et le golfe Latmique : Tralles, Magnésie du Méandre, Priène, Milet, Didymes, Héraclée du Latmos. Fouilles et explorations archéologiques, faites aux frais de MM. les barons G. et T. de Rothschild et publiées sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, 2 vol., 1 vol. de planches, Paris, J. Baudry, 1877-1880.
12. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2793-2795 ; Ludovic Laugier, *Catalogue raisonné des sculptures des provinces hellénophones de l'Empire romain*, *op. cit.*
13. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2796 ; Marianne Hamiaux, *Les Sculptures grecques*, *op. cit.*, t. II, p. 26-27, n° 1.
14. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2792 ; Marianne Hamiaux, *Les Sculptures grecques*, *op. cit.*, t. I, p. 100-101, n° 90.

15. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2791 ; Ludovic Laugier, *Catalogue raisonné des sculptures des provinces hellénophones de l'Empire romain*, op. cit.
16. Alain Duplouy, *Le Prestige des élites. Recherches sur les modes de reconnaissance sociale en Grèce entre les x^e et v^e siècles avant J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 2006, p. 222-224. Ma 2790, Ma 2787-2789 ; Marianne Hamiaux, *Les Sculptures grecques*, op. cit., t. I, p. 53-55, n° 45-47, p. 58, n° 50.
17. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2820 ; Marianne Hamiaux, *Les Sculptures grecques*, op. cit., t. II, p. 202, n° 218.
18. Olivier Rayet et Albert Thomas, *Milet et le golfe Latmique*, op. cit., t. I, p. 18.
19. Antoine Héron de Villefosse, *Catalogue sommaire des marbres antiques*, Paris, Musées nationaux, 1896, p. 160-174, salle XXXVI et salle XXXVII.
20. Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 928 ; Ludovic Laugier, *Catalogue raisonné des sculptures des provinces hellénophones de l'Empire romain*, op. cit.
21. Les marbres d'Assos quittent la cour du Sphinx dès le début des années 1980, pour rejoindre la nouvelle salle consacrée à l'époque archaïque dans l'espace situé sous l'escalier Daru ; puis ils sont installés, en 1997, dans la nouvelle galerie préclassique conçue par Sophie Decamps dans le cadre de la seconde phase du projet « Grand Louvre ».
22. Alain Pasquier évoque brièvement ce chapiteau dans son article sur le mécénat des fouilles de Milet et de Didymes par les frères Rothschild : « Edmond et Gustave de Rothschild, mécènes de l'archéologue Olivier Rayet et donateurs au musée du Louvre, 1873 », art. cit., p. 68. Voir aussi Olivier Rayet et Albert Thomas, *Milet et le golfe Latmique*, op. cit., t. II, p. 16.
23. Voir Héron de Villefosse, *Catalogue sommaire des marbres antiques*, op. cit., p. 161.
24. Exposés dans la cour du Sphinx, Ma 2769 et Ma 2771.
25. Pauline Prevost-Marcilhacy (dir.), *Les Rothschild. Une dynastie de mécènes en France*, op. cit., vol. I.
26. Paris, VIII^e arr. Architecte : Alfred-Philibert Aldrophe. Classé « monument historique » par arrêté du 20 août 1992. Il est appelé hôtel Marigny depuis son acquisition par l'État (nota : « hôtel de Marigny » semble abusif). Cf. fiche n° PA00088896 de la base Mérimée du ministère de la Culture. Sur l'histoire de cet hôtel, voir Jean Coural et Jeanine Warnod, « L'Hôtel Marigny. Quand une propriété privée devient résidence officielle », *Plaisir de France*, 41^e année, n° 429, mai 1975, p. 36 et p. 74 ; et Pauline Prevost-Marcilhacy, *Les Rothschild, bâtisseurs et mécènes*, Paris, Flammarion, 1995.
27. Acte passé le 8 décembre 1971, par-devant M^e Durant des Aulnois, notaire à Paris, entre M. le baron Alain de Rothschild et ses enfants, Béatrice, Éric et Robert, d'une part, et l'État français représenté par M. Marcel Lambinon, d'autre part, pour 20 000 000 francs, hors frais et droits. Nous remercions Évelyne Van den Neste et ses collègues de la cellule Archives et mémoire de la présidence de la République, pour avoir retrouvé cet acte ainsi que le protocole d'accord en date du 25 octobre 1971, une « Note sur les servitudes à prévoir dans le contrat de vente », sans date, et le projet de contrat de vente, et Astrid Malmezat pour nous les avoir communiqués.
28. Sous la III^e et la IV^e République, les chefs d'État étrangers étaient reçus et logés au palais de l'Élysée ou à l'hôtel du ministre des Affaires étrangères, sis quai d'Orsay. Aux débuts de la V^e République, le général de Gaulle fit aménager le Grand Trianon et le château de Champs-sur-Marne pour ce faire, mais leur relatif éloignement de la capitale s'avéra peu commode. Le dernier à avoir été accueilli en visite d'État à l'hôtel Marigny fut Mouammar Kadhafi, en décembre 2007.
29. Dimensions à vue (la base était enterrée) : environ 80 x 100 x 200 cm ; poids estimé entre 2,5 et 3 t par Michel Goutal, que nous remercions.
30. Communication orale de Yannick Cadet, jardinier des résidences présidentielles. Mais le chapiteau ne correspond, bien sûr, à aucun décor du palais des Tuileries, bâti pour l'essentiel en pierre calcaire.

31. Jean-Charles Moreux édifie alors, le long de la rue du Cirque, une piscine couverte, complétée d'une salle de gymnastique et d'un garde-meuble, dont la façade sur jardin, tapissée de miroirs, était ornée en son centre d'une niche peinte à fresque par Giorgio de Chirico et flanquée de colonnes jumelées. Rien ne subsiste de ce décor. Ce bâtiment a été presque entièrement reconstruit pour abriter une salle de presse, puis des réserves et maintenant un local technique.
32. Projet daté du 7 mars 1973, copie consultée à Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 2015/020/44 doc. 96.
33. Voir ci-dessus note 4.
34. Voir Pauline Prevost-Marcilhacy, *Les Rothschild, bâtisseurs et mécènes*, op. cit., et Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 2001/021/0005 et 2015/020/44 doc. 96.
35. Aquarelle sur papier, France, coll. part., dimensions inconnues, reproduite dans Pauline Prevost-Marcilhacy, *Les Rothschild, bâtisseurs et mécènes*, op. cit.
36. *Plan topographique partiel (planche 1)*, dressé par Daniel Legrand, géomètre-expert, daté du 4 novembre 1993, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 2015/020/44 doc. 96.
37. Diagnostic qui se limita, il est vrai, à un sondage en tranchée à l'emplacement du futur garage souterrain. Voir Jean-Claude Durand, *Parc de la résidence Marigny ; Paris 8^e Avenue de Marigny ; Document final de synthèse de diagnostic*, mené du 28 novembre au 28 décembre 1994, Saint-Denis, Service régional de l'archéologie d'Île-de-France, déc. 1994, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 0080/0068/0477-A75/0000/84.
38. Gabor Mester de Parajd (dir.), « Rapport d'état des lieux, visite du 2 décembre 1996, dossier photographique », *Réaménagement des jardins*, 1996-1997, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 2015/020/44 doc. 96.
39. Il fut sauvé *in extremis* sur l'insistance de Yannick Cadet, jardinier des résidences présidentielles.
40. Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 2015/020/44 doc. 96, G. Mester de Parajd, « Compte rendu de réunion de chantier n° 18 du 24 mars 1997 », p. 3, point n° 9.
41. Vase d'un ensemble de deux, en forme de cratère assez trapu et ramassé, d'inspiration néo-baroque, celui sur notre chapiteau à deux têtes masculines (l'une glabre, l'autre barbue), emblèmes et décor aquatiques (tridents, dauphins et roseaux), l'autre à six mascarons féminins, signés et datés « J. Devicq 1919 - Sèvres », pour Jules Devicq (1867-1930), sculpteur et modelleur actif à Sèvres de 1881 à 1928, marqués au tampon « Man[ufactu]re de l'État, Sèvres, 1920, G » et numérotés respectivement A et B. Déposés à cette date dans le fond du parc du palais de l'Élysée, sur une balustrade (disparue), réformés (à une date inconnue), puis placés dans le jardin de l'hôtel Marigny (historique établi avec l'aide de Yannick Cadet, que nous remercions). Récolés et retournés à Sèvres, Cité de la céramique, en 2018.
42. Probablement contemporain de la construction de l'hôtel et rare témoin du tout premier aménagement du jardin.
43. Suite à son affectation, commission des prêts et dépôts du service des Musées de France, arrêté du 25 avril 2019. Enlèvement et transport effectués par la société Bovis. La dépose aura nécessité au préalable l'intervention du restaurateur, Daniel Ibled, le chapiteau étant scellé au mortier de ciment sur une semelle de béton. Opération rendue possible et facilitée par Jean Salomon, directeur des ressources et de la modernisation, Astrid Malmezat, chargée de mission « récolement et dépôts d'œuvres dans les résidences présidentielles », et Jean-Luc Martinez, président-directeur du Louvre, que nous remercions.

INDEX

Index chronologique : Antiquité, XIXe siècle

Thèmes : Architecture, archéologie, collections, mécénat, Louvre, Rothschild

Index géographique : Asie Mineure, Didymes, Milet